



HAL
open science

Donner forme par la photographie

Frédéric Pousin

► **To cite this version:**

| Frédéric Pousin. Donner forme par la photographie. Les Carnets du paysage, 2021. hal-03446031

HAL Id: hal-03446031

<https://hal.science/hal-03446031>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



FRÉDÉRIC POUSIN

Donner forme par la photographie

Formé initialement à l'École des Beaux-Arts de Montréal, Jacques Simon se définissait au départ comme photographe. Dès lors, la pratique de la photographie ne l'a plus quitté, que ce soit au cours de ses innombrables voyages ou dans son activité éditoriale. Celle-ci a commencé dès la fin de sa formation au paysage à l'École nationale supérieure d'horticulture de Versailles entre 1958 et 1960. Il rencontre alors l'architecte et urbaniste Jean Royer (1903-1981), directeur de la revue *Urbanisme*, qui lui confie, dès 1960, une rubrique "Espaces verts". Jacques Simon y développe au cours des années un discours visuel original qui transforme le regard porté sur le paysage urbain. Il ne s'agit pas seulement d'un discours critique, mais d'un discours qui reconfigure véritablement l'appréhension du paysage. La photographie y joue un rôle essentiel. Nous nous proposons dans cet article de suivre l'évolution de cette rubrique, puis l'intense activité éditoriale que développera ensuite Jacques Simon, ce qui permet de saisir l'une des voies par lesquelles s'est affirmée la profession de paysagiste, une voie qui revendique un double statut de concepteur d'espace et d'artiste. En effet, les publications représentent bien plus qu'un outil de communication, elles ouvrent pour Jacques Simon sur d'autres façons de penser et de travailler, à l'instar des revues créées par les avant-gardes artistiques du XX^e siècle. Jusqu'à la fin des années 1970, la photographie avait partie liée avec le reportage, dans le domaine de l'urbanisme et de l'aménagement tout au moins et représentait un levier de la fabrique de l'information visuelle¹. Tout comme le croquis rapide, elle constituait, aux yeux de Simon,

Frédéric Pousin est architecte DPLG, docteur de l'EHESS et directeur de recherche au CNRS.

PAGE PRÉCÉDENTE
Détournement des grands paysages, "Aménagement des espaces libres", n° 20, 1985, p. 35-36 (détail).

une forme d'expression au service de l'éloquence : "La photo, ça accroche"¹. Ses reportages photographiques s'éloignent du caractère documentaire à travers les diverses formes éditoriales qui les accueillent. Ils se rapprochent des productions artistiques, prenant part alors à une évolution majeure des pratiques photographiques³. En caractérisant ces supports éditoriaux, en analysant les formats, les mises en page, l'iconographie, le rapport du texte et de l'image – tout ce qui configure l'information que la photographie ne peut porter seule – nous donnons un éclairage sur les évolutions des pratiques éditoriales, mais aussi les évolutions professionnelles, les ruptures qui s'y font jour ou les continuités qui perdurent, ainsi que la proximité des paysagistes avec les mouvements artistiques. En outre, on verra que, loin de se limiter à la seule prise de vue et à la production d'un document, la pratique photographique engage en amont et en aval un long travail pré et post-photographique.

UNE RUBRIQUE, UNE REVUE, UN SUPPLÉMENT

La rubrique "Espaces verts" a fait son apparition dans la revue *Urbanisme* dès 1957 et elle dure jusqu'en 1977. Elle constitue un format éditorial propre, régulier et associé à un auteur, et cherche à provoquer l'attention du lecteur tout en mettant en récit une thématique, ici les espaces verts. Jacques Simon en prend la responsabilité en 1960 et imprime d'emblée un ton nouveau, didactique et persuasif. La photographie illustre les exemples à suivre ou ne pas suivre. L'argumentation devient iconique, ce sont les images qui témoignent : "Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les preuves d'accusation rassemblées par Jacques Simon, paysagiste"⁴. Les titres sont volontiers accrocheurs, comme "Arbres martyrs"⁵. Des schémas viennent compléter et expliciter les exemples photographiques. Les photographies sont le plus souvent celles de l'auteur, publiées en petit format. Elles documentent la thématique développée et la série constitue l'amorce d'un récit visuel. À partir de 1963, le reportage prend de plus en plus d'importance, le sous-titre de la rubrique se personnifie, devenant "vu et commenté par Jacques Simon". Un article peut rassembler des exemples collectés par le paysagiste lors de ses déplacements, comme celui consacré au mobilier urbain⁶, publié dans le numéro dédié à la rénovation urbaine (Université de Philadelphie, expositions à Zurich, Hambourg, mais aussi passages à Dijon, Vernon ou Paris). La rubrique devient le lieu où se construit

1. Voir le titre de l'ouvrage édité par Thierry Gervais, *La Fabrique de l'information visuelle. Photographie et magazines d'actualité*, Textuel, Paris, 2015.

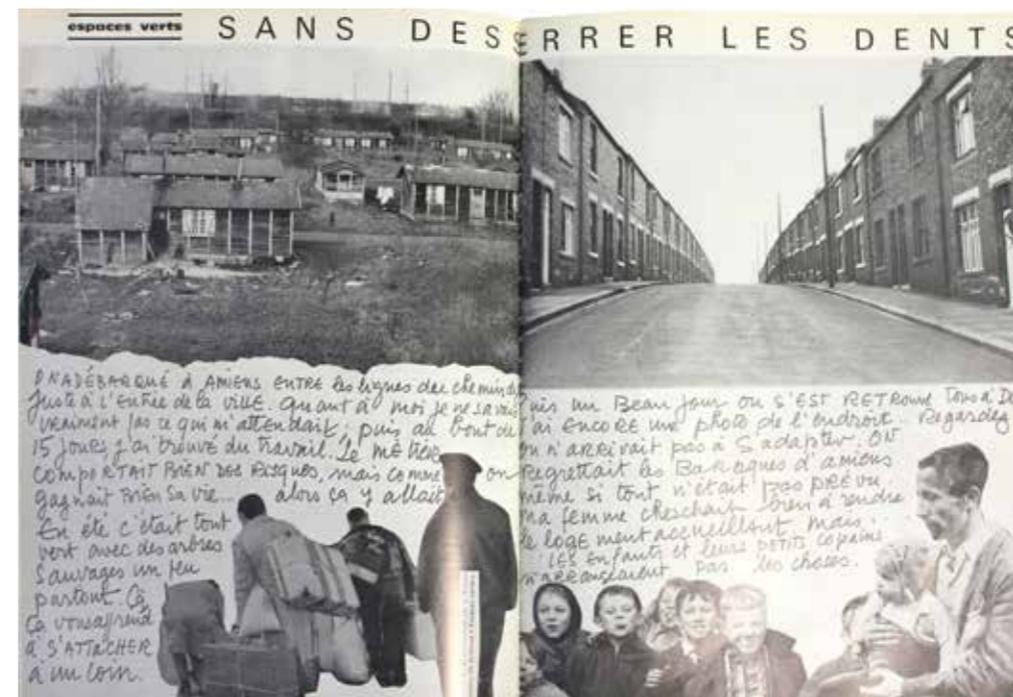
2. Denis Delbaere, compte rendu d'entretien avec Jacques Simon, 24 juin 2005.

3. Voir Gaëlle Morel, *Le Photoreportage d'auteur, L'institution culturelle de la photographie en France depuis les années 1970*, CNRS éditions, Paris, 2006.

4. Jacques Simon, *Urbanisme*, n° 66, 1960, page XIV.

5. Jacques Simon, "Arbres martyrs", rubrique "Espaces verts", *Urbanisme*, n° 73, 1961, page XVIII.

la vision personnelle de Jacques Simon, délivrée par l'enchâssement de textes et d'images. Entre 1964 et 1972, la rubrique s'interrompt. Jacques Simon s'investit alors fortement dans la revue paysagiste *Espaces verts*, dont il prend la direction en 1970 et dont il devient le propriétaire. Elle avait été créée en 1964 comme une "revue interprofessionnelle d'information et de techniques paysagères". Conçue en tant qu'outil au service de l'affirmation et de la structuration de la profession de paysagiste, elle visait à informer les professionnels sur les conceptions en débat, les techniques et leurs évolutions, ainsi que sur les réalisations remarquables.



"Sans desserrer les dents", *Urbanisme*, n° 137, rubrique "Espaces verts", 1973, p. XXII.

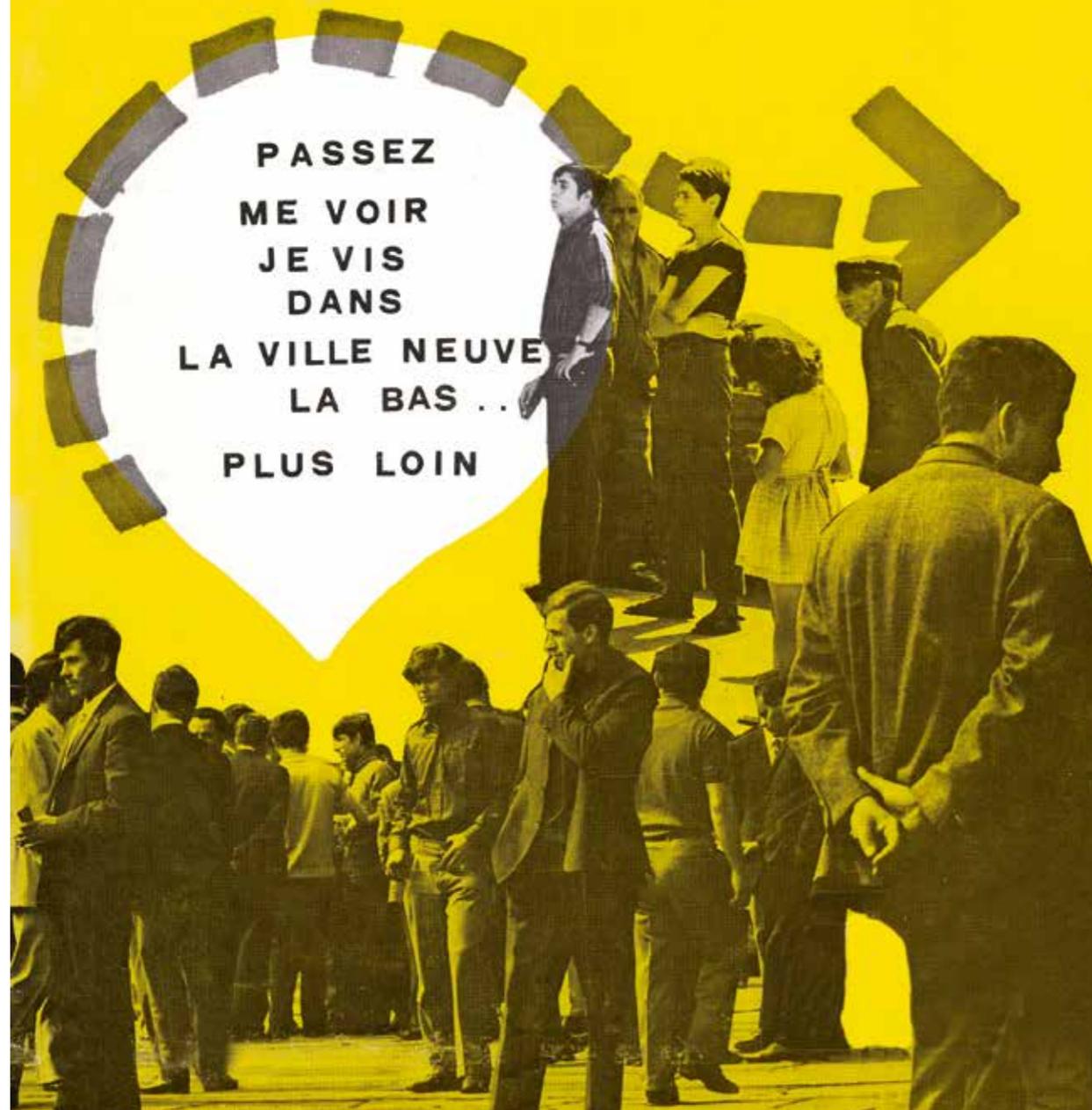
Jacques Simon revient à la rubrique "Espaces verts" d'*Urbanisme* en 1972 et, dans cette dernière phase (1972-1977), les pratiques habitantes d'un côté, les processus de conception et de réalisation de l'aménagement de l'autre y trouvent leur place. Tout comme dans la revue *Espaces verts*, il introduit la dimension militante alliée à une forme narrative caractéristique. Les récits d'habitants surgissent au premier plan. Ici logements collectifs et individuels sont évalués à l'aune du récit du parcours résidentiel d'une famille immigrée.

6. Jacques Simon, "Le mobilier urbain", rubrique "Espaces verts", *Urbanisme*, n° 81, 1963, p. 52-58.

ESPACES VERTS

N° 15

Août | Septembre 1968



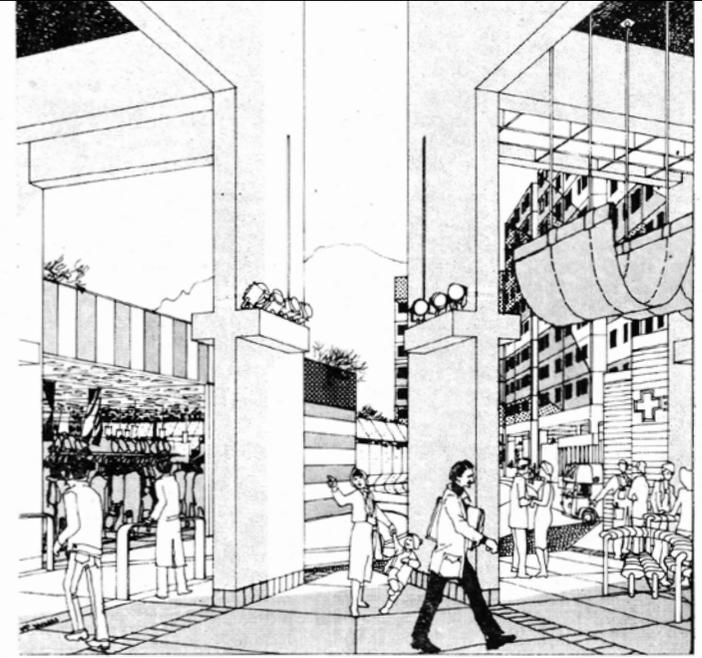
La collaboration de Simon avec la revue *Espaces verts* remonte à 1966, mais il prend en charge la totalité de plusieurs numéros à partir de 1968. Il fait évoluer les problématiques vers des sujets tels que le rapport public/privé, la sculpture urbaine, l'ambiance urbaine avec l'arrivée comme auteur, en février 1968, de Bernard Lassus, plasticien-paysagiste qui créera le premier centre d'étude sur les ambiances. La revue cherche à être en phase avec l'action politique et les transformations sociales. Elle incorpore les formes d'expression de l'action militante porteuse de récits et se rapproche formellement des revues de la contre-culture qui fleurissent aux États-Unis et en Europe⁷. Elle s'approprie également les formes d'expression de l'activisme militant – écriture manuscrite, encre de couleur, impression sérigraphiée – qui inspirent Jacques Simon. En témoigne notamment le numéro 15 d'août-septembre 1968 consacré aux villes nouvelles. Tout au long des années 1970, la dimension militante d'*Espaces verts* ne cesse de se confirmer. Outre les prises de position idéologiques, l'intérêt pour la créativité se développe et la participation des usagers fait l'objet de véritables stratégies, en particulier narratives. La revue accueille les discours sur les pratiques habitantes qui se multiplient alors. Ainsi, le numéro 25 (1970), intitulé "Berlin une expérience vécue, Grenoble une expérience à vivre", est composé de deux reportages, l'un sur le quartier de Markisches à Berlin Ouest, l'autre sur La Villeneuve d'Échirolles à Grenoble. Ces deux opérations sont présentées parce qu'elles font débat : "Tout le monde en parle en Allemagne", "Tout le monde en parle en France". La revue, en phase avec les préoccupations de la société, participe aux récits collectifs qui s'élaborent. Dans l'article sur l'aménagement de La Villeneuve de Grenoble, il est fait explicitement référence à l'ouvrage de Kevin Lynch *L'Image de la cité* (1960), traduit en français en 1969⁸. Une double page de la revue montre le projet sous la forme d'une série de scènes qui s'enchaînent ici sur le modèle de la bande dessinée. Le projet se raconte à partir d'un point de vue extérieur qui offre des perspectives différentes (focalisation externe). En se projetant dans l'image, on peut adopter le point de vue des habitants (focalisation interne). Les scènes permettent de montrer et raconter les possibles dans un double mouvement de monstration et de récit. Le texte confirme que les images illustrent des hypothèses d'animation et d'usage, il oriente le projet dans une direction qui impulse une dynamique narrative, celle des hypothèses d'animation précisément. Le numéro 29 (1971), dédié aux sols sculptés, consacre la fontaine de Laurence Halprin à Portland : "On peut grimper, ramper, marcher, s'asseoir n'importe où

PAGE PRÉCÉDENTE
Espaces verts, n° 15, 1968,
couverture.

DOUBLE PAGE SUIVANTE
"Grenoble-Échirolles", *Espaces
verts*, n° 25, 1970, p. 33-34.

7. En France, on évoquera le magazine *Actuel* fondé en 1967, s'inspirant de magazines underground comme *OZ* ou *International Times*, et qui fut de 1970 à 1975 le principal périodique alternatif francophone. On citera également le journal écologiste *La Gueule ouverte* qui développa de 1972 à 1980 une écologie contestataire anarchiste et libertaire. Voir Caroline Maniaque, *Go West, des architectes au pays de la contre-culture*, Parenthèses, Marseille, 2003, chap. 3 "Diffusion de la contre-culture architecturale en France".

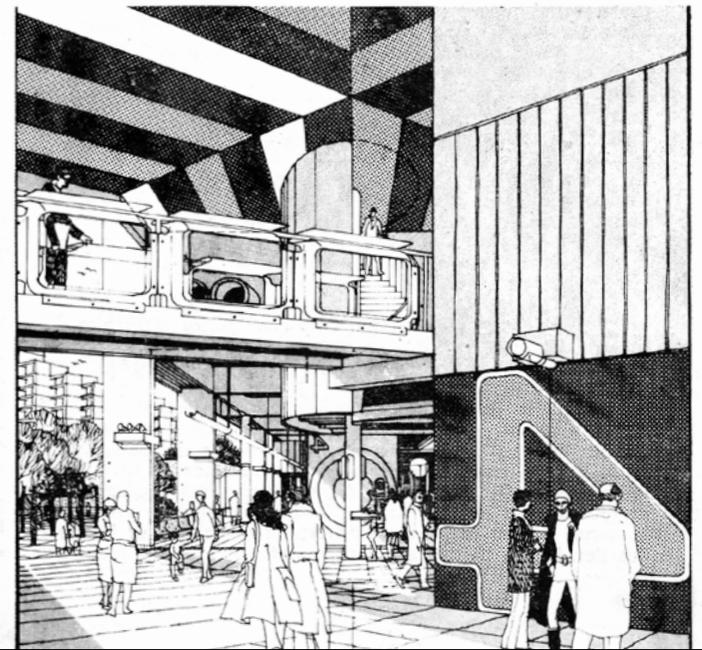
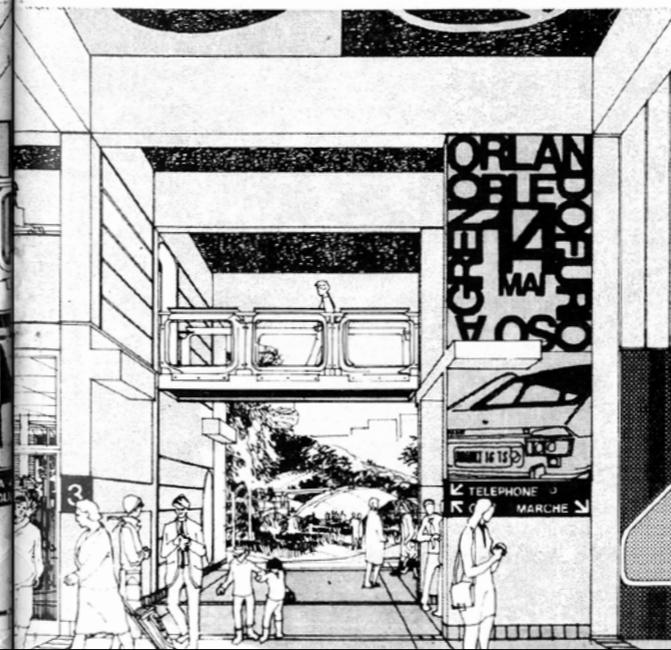
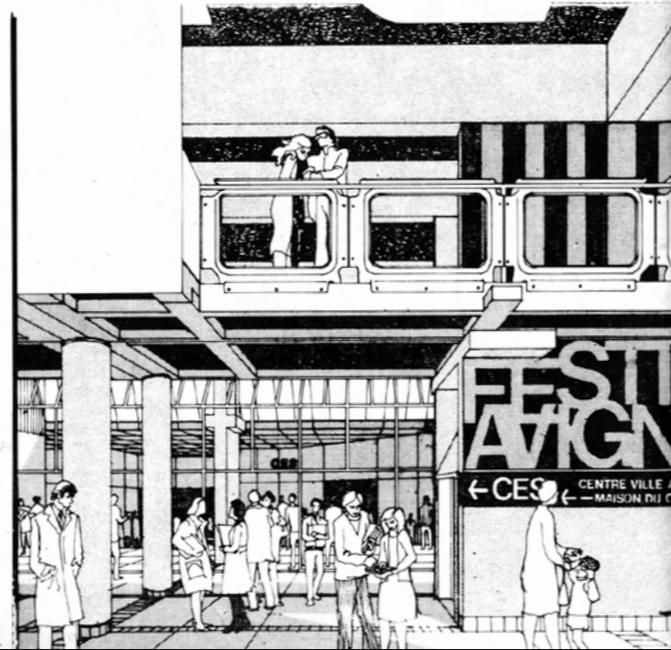
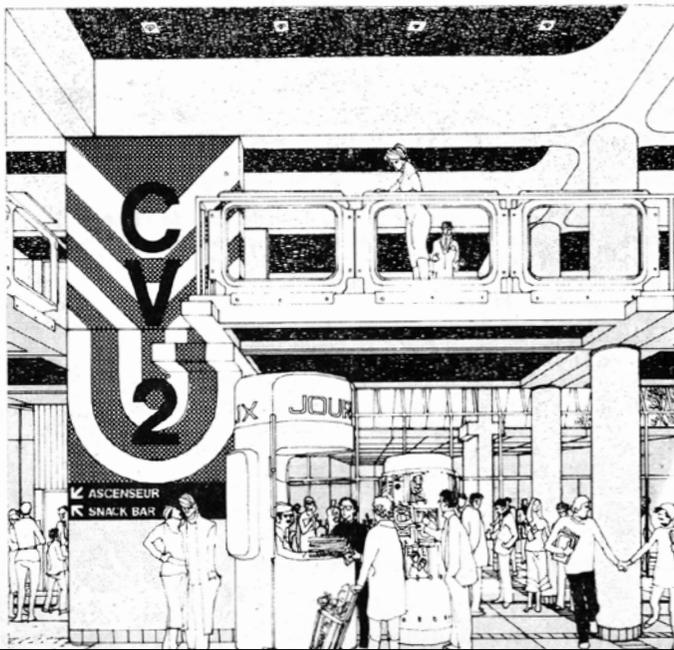
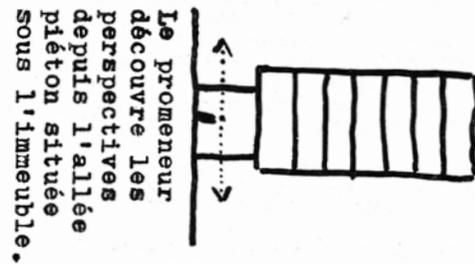
8. L'article "Villeneuve de Grenoble-Échirolles vers une méthodologie pratique pour l'étude d'un espace urbain", rédigé par Enrique Ciriani, cite les méthodes de notation séquentielles proposées par Kevin Lynch dans son ouvrage *L'Image de la ville* (sic), qui ont été adaptées par l'équipe des architectes-urbanistes pour codifier le dialogue entre la voiture, la rue piétonne et le parc urbain. *Espaces verts*, n° 25, 1970.



Ville neuve de grenoble-échirolles vers une méthodologie pratique pour l'étude d'un espace urbain
 enrique ciriani - architecte urbain
 Prévoir le support, le cadre physique... pour permettre l'animation d'une rue, lieu urbain linéaire, prévoir sans trop décider ; diriger ou informer sans trop contraindre ; imaginer sans trop concevoir. Voilà les buts que nous nous sommes proposés d'atteindre au début de nos réflexions sur la mission de grenoble, motivations qui guident encore aujourd'hui nos démarches. Partagés entre ces objectifs contradictoires, soucieux d'avancer concrètement vers la réalisation, nous avons choisi une discipline de travail, tenant compte de la pluralité des choix et permettant à la fois une solution souple et volontaire : une approche par hypothèses.
 Les urbanistes et architectes en chef avaient décidé de tenter l'expérience de quartiers linéaires, libérant le sol pour y constituer une « rue ouverte », lieu privilégié d'une pratique sociale urbaine. En tant qu'architectes urbains, nous devions appliquer nos

méthodes sur un kilomètre de rue dont cette exposition montre l'état actuel, alors qu'à grenoble, les grues montent déjà les premiers étages d'habitations sur les piliers de la rue.
 Voici l'ordre chronologique de la méthode employée :
 1. Hypothèse de travail (hypothèse de perception) : imprégnées des méthodes proposées par kevin lynch dans son ouvrage « l'image de la ville » nous avons extrapolé ses critères en les adaptant à une expérience urbaine à venir. Le dialogue entre la voiture, la rue-piétons, le parc urbain dégage les lignes de force qui seront codifiées au travers d'un parcours volontairement sous forme de notation séquentielle.
 2. Hypothèse de fonctionnement : hypothèse programme créant trois grandes « zones de voisinage » relativement autonomes, avec leurs centres de voisinage et pôles d'attraction. Tous les équipements prendront leur place par rapport aux densités, flux piétons, distances à parcourir à pied, localisation des circulations verticales, lieux d'animation préférentiels, desserte automobile, parking en silos et arrêt d'autobus.

3. Images exemple (vulgarisation imagée des hypothèses).
 A ce moment, nous avons quitté le domaine de la logique (rassurante de nos jours) pour retrouver le courage de l'invention. Courage parce que ces images vont nous trahir, parce qu'elles vont fixer une réalité dont nous ne voulons être que les stimulants et non les « réalisateurs », ou qui pis est, les « créateurs ». La difficulté de trouver des partenaires parlant notre langage, dans ce pari de la ville nous contraint à montrer ces images, à les exposer aux halles pour être compris des usagers qui, en définitive, seront les véritables acteurs de l'animation urbaine.
 L'exposition montre cinq travées-type entre piliers séparés de six mètres (donc un parcours de 30 mètres) de la zone centrale du quartier (centre de voisinage cv 2), zone privilégiée par la présence d'un centre commercial, d'un c.e.s. - maison du quartier et du marché temporaire.
 Les panneaux sont des vues perspectives à point central prises d'un côté et d'autre du parcours principal sous les immeubles.

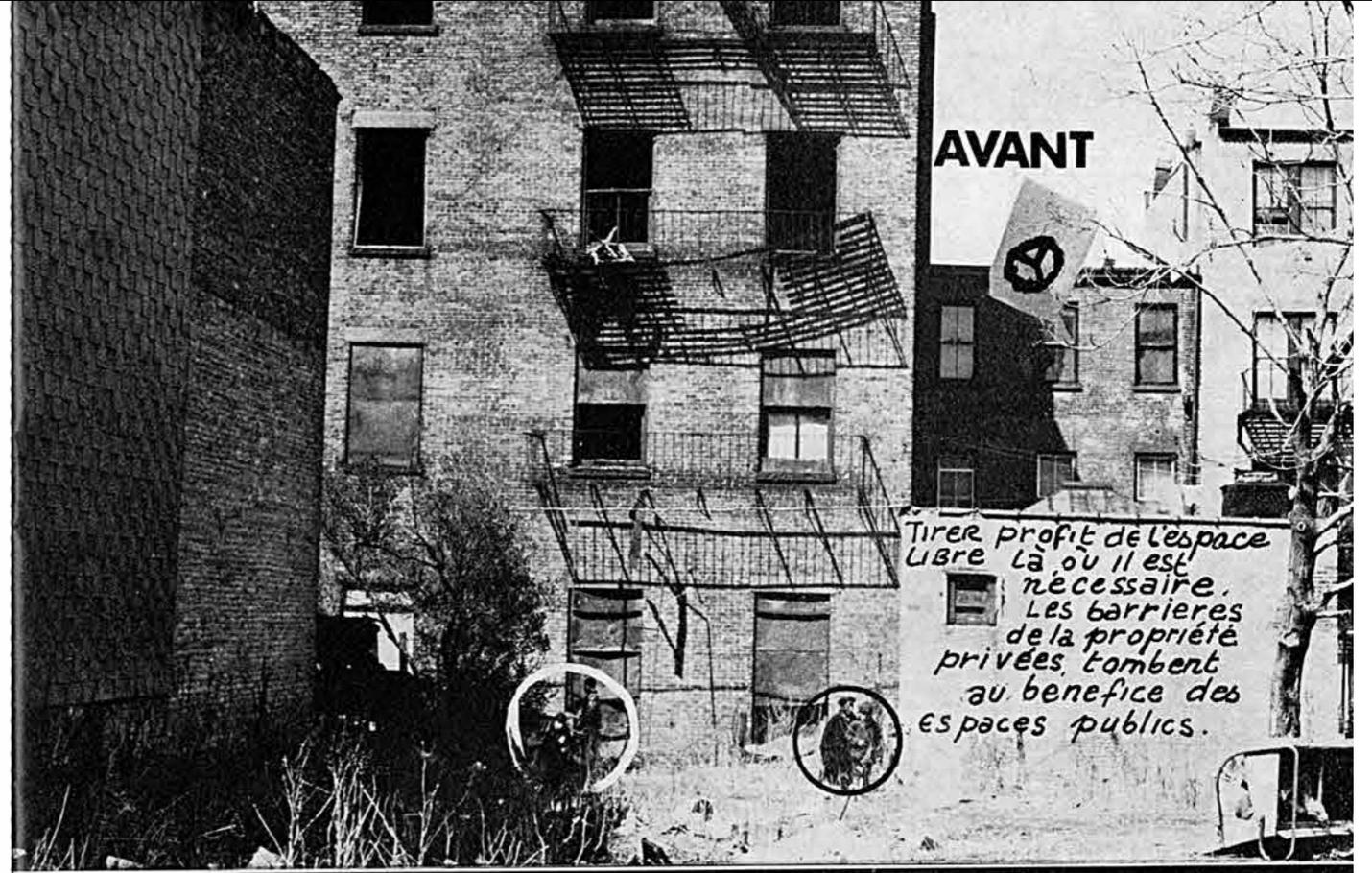




our la réalisation
 ce sont les
 chômeurs de
 HARLEM qui
 sont embauchés
 en priorité.
 L'entreprise
 est exclue
 de ces opérations

DYN AMI TE SO CIALE

Les espaces libres traditionnels nous conviennent-ils ?
 Quiconque se préoccupe de l'avenir des villes ne peut se réjouir du vandalisme, des crimes, des violences qui de nos jours ont droit de cité dans tant de parcs urbains et aires de jeux. Même dans les nouvelles réalisations les problèmes sont les mêmes et les intéressés ne s'en inquiètent pas. Ceci est particulièrement évident dans les états du sud où même une majorité de blancs est encline à considérer leurs aires de jeux publics comme d'éventuels terrains d'affrontements des communautés raciales. Les blancs sont trop portés à croire, aux vues de maigres preuves, que les parcs deviennent la propriété des gens de couleur, qui, trop rapidement les convertissent, d'après leurs dires, en parcs à cochons plus particulièrement en banlieue. Ce phénomène n'est pas seulement propre au sud. Un des parcs les plus connus est celui du Washington Square dans Manhattan Greenwich Village (New-York). Au cours des deux dernières années, il est devenu le champ de batailles épisodiques et sert d'argument choc à ceux qui



AVANT

Tirer profit de l'espace
 libre là où il est
 nécessaire.
 Les barrières
 de la propriété
 privées tombent
 au bénéfice des
 espaces publics.



APRES

dans ce paysage, et même derrière les cascades... Le parc du peuple. C’est actuellement le point d’attraction de Portland⁹. Là, l’usage de l’espace est relaté au moyen d’un court récit fictionnel d’un corps qui fait l’expérience de l’espace.

L’engagement politique est explicite dans le numéro 27 (1971) consacré à l’aménagement des espaces libres en ville aux USA où l’installation d’espaces de jeux, de parcs urbains, d’espaces communautaires, est directement liée à la lutte contre le déperissement des centres-villes et aux conflits sociaux et raciaux dont ils sont le théâtre. La revue accueille de nombreuses contributions sur la situation aux USA : le paysagiste Paul Friedberg qui exerce à New York, le rédacteur en chef de la revue *Landscape Architecture Magazine*, Grady Clay, qui emprunte comme titre à son article le terme de “dynamite sociale” utilisé par l’architecte Aldo van Eyck¹⁰ pour qualifier les aires de jeux d’Amsterdam lors d’une conférence faite à l’Université de Pennsylvanie. Sur la double page, en ouverture de l’article, deux scénarios d’aménagement d’espaces publics sont présentés au moyen de photographies, sur lesquels un texte manuscrit introduit des considérations sur les processus de réalisation, alors que le texte composé présente le contexte social et politique de ces projets. Elle reproduit enfin des extraits de “l’autre Amérique¹¹” par Michael Harrington. Une comparaison est menée entre l’activité de Friedberg et celle de Simon. Les opérations de rénovation des centres urbains aux USA sont mises en regard avec les aménagements des espaces verts dans les zones à urbaniser en priorité (ZUP) en France, comme celles des Châtillons à Reims ou de Caucriauville au Havre. L’accent est mis sur la place de l’enfant, la satisfaction de ses besoins créatifs, source d’épanouissement personnel et d’harmonie sociale. Le montage photographique donne à voir de manière critique plusieurs récits : celui des avantages apportés sur un plateau par les zones urbanisées, celui des espaces de liberté et de jeux nécessaires aux enfants, que revendique la lettre ouverte de Michel Corajoud¹², mais qui sont si éloignés des réalisations proposées au titre des espaces verts.

Quant à la catégorie des espaces verts, initialement à l’interface de la pratique des professionnels de l’aménagement, elle se trouve fondamentalement transformée. Elle est dès lors moins identifiée au végétal pour s’ouvrir au mouvement et à la mobilité. À l’échelle des espaces verts urbains la mobilité est avant tout piétonne et les espaces verts tendent alors à se confondre avec les espaces libres publics ; la question cruciale devient celle de leur appropriation car ils doivent pouvoir accueillir les pratiques sociales dans toute leur diversité. En outre, ces pratiques

9. “Halprin”, *Espaces verts*, 29, 1974, p. 25.

10. Voir ici même l’hommage rendu à Aldo van Eyck par Georges Descombes (note de la rédaction).

11. Michael Harrington, *The Other America: Poverty in the United States*, Mac Millan, New York, 1962.

12. Michel Corajoud, “Le projet de paysage : lettre aux étudiants”, in Jean-Luc Brisson (dir.), *Le Jardinier, l’artiste et l’ingénieur*, Éditions de l’Imprimeur, Paris, 2000,

sont profondément ancrées dans l’imaginaire, comme le démontre Bernard Lassus dans ses articles consacrés aux habitants-paysagistes¹³. Ce sont alors des récits imaginaires qui nourrissent les attentes des habitants, récits qui se construisent à partir d’objets symboliques et grâce aux jeux d’échelles dont joue la perception. C’est dans ce contexte que la revue *Espaces verts* dirigée par Jacques Simon se dote d’un supplément intitulé “Aménagement des espaces libres” qui paraît de manière irrégulière.

“Aménagement des espaces libres” s’apparente davantage à un produit de la contre-culture, notamment par son mode de diffusion amateur et son public. Il s’adresse aux étudiants, aux élus et aux citoyens autant qu’aux professionnels (maître d’ouvrages, entreprises, bureaux d’étude). Chaque supplément fait le point sur un sujet clé de l’aménagement du paysage, il se veut autant un outil de réflexion qu’un instrument au service de l’action. Les suppléments “Aménagement des espaces libres” ont vocation à constituer une collection que Jacques Simon fait imprimer par Chastrusse à Brive.

Espaces verts, quant à elle, demeure la revue d’un corps professionnel, et ce malgré la place accordée à la contestation et l’affirmation du terrain de l’édition comme enjeu pour les créateurs de paysage. La revue ne cherche pas à devenir le support d’un mouvement artistique qui se dote d’un outil d’expression propre, comme c’est le cas des “petites revues” qui jalonnent le champ de la création, notamment architecturale¹⁴.

USAGES DE LA PHOTOGRAPHIE

La photographie est omniprésente dans les articles et publications de Simon, où elle joue des rôles multiples. Simon utilise tout d’abord la photographie comme un outil d’enregistrement de la ville, exactement à l’image des *townscapers* anglais¹⁵. Au gré de ses voyages sur tous les continents, il rapporte des reportages visant à fixer ce qui fait l’actualité des paysages et des villes en transformation. Ces reportages sont classés et viennent abonder un important corpus photographique constitué des visites des réalisations de ses confrères, de ses propres chantiers et des paysages qu’il traverse lors de ses déplacements, résidences et voyages. Les archives photographiques de Jacques Simon sont classées par année et par lieu. La quantité d’images produites est telle que Simon avait proposé à son ami

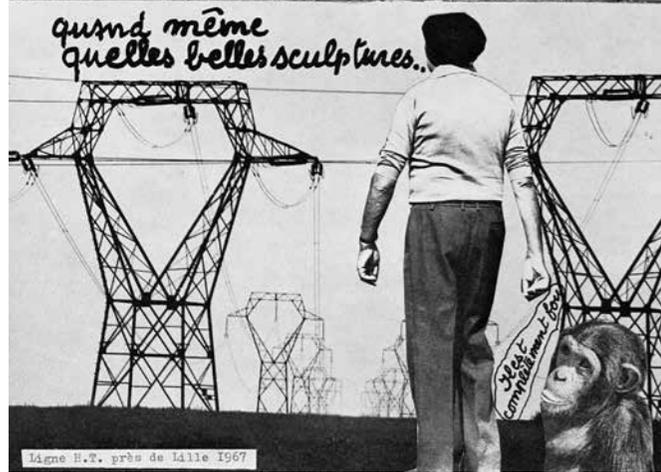
13. Bernard Lassus, “Habitants-Paysagistes”, *Espaces verts*, n° 35, 1973, p. 34-36.

14. Beatriz Colomina, Craig Buckler, *Clip, Stamp, Fold: The Radical Architecture of Little Magazines 196X to 197X*, Actar Publishers, janvier 2010.

15. Frédéric Pousin, “Du townscape au « paysage urbain », circulation d’un modèle rhétorique mobilisateur”, *Strates*, n° 13, 2007, p. 25-50, URL : <http://strates.revues.org/5003>

Les Gens vivent la ville,
"Aménagement des espaces libres",
n° 7, 1976.

photographe Gérard Dufresne d'ouvrir une agence de photos¹⁶. La photographie est ensuite utilisée par Simon comme support d'un discours sur la ville. En l'annotant, il y inscrit des remarques bigarrées et se pose en observateur amusé devant le caractère inclassable de l'événement urbain qui semble le séduire. Enfin, la



16. Entretien du 7 novembre 2019 avec
Lynn Simon Chargueraud et Gérard
Dufresne.

photographie documente les projets de paysage, elle met sous les yeux les intentions de projets, les manières de faire.

Dans la collection d'"Aménagement des espaces libres", trois volumes se distinguent par un usage original de l'image photographique et en particulier du traitement post-photographique, les fascicules n° 7, 13 et 20. Ces volumes sont édités par Jacques Simon avec la collaboration artistique de sa compagne, Lynn Chargueraud, en charge notamment de la photogravure.

Les Gens vivent la ville, le fascicule 7, est constitué d'un ensemble de planches imprimées sur les deux faces, composées uniquement de photomontages à partir de photographies noir et blanc. Le volume donne une impression de diversité des sujets, voire de profusion. Le seul texte, celui des commentaires, prend la forme soit d'une écriture manuelle évoquant les graffitis, soit de bulles transcrivant les paroles des personnages de la scène. La date et le lieu de la prise de vue figurent accessoirement sur l'image.

Simon choisit d'insérer ainsi sur les photographies commentaires et bulles de bandes dessinées, pour faire parler les gens à propos de la ville. Les discours tenus sont toujours ambigus et échappent

à toute classification idéologique claire. Les gens qui vivent la ville sont des habitants ordinaires, toutes catégories sociales et âges confondus. Comme il le dit lui-même en présentation du volume, l'essentiel pour Simon est d'installer dans l'image un récit, récit construit par ce que "les gens" disent de ce qu'ils voient : "Le

ton polémique et parfois caricatural des photomontages a été recherché pour réinsérer les gens dans des cadres où ils deviennent les porte-parole d'une mentalité collective. Quelquefois ils ne sont que des acteurs qui doivent improviser devant le décor qu'on leur impose¹⁷.

Les photographies sont extraites du stock d'images réalisées au cours des déplacements et voyages de l'auteur dans les décennies 1960 et 1970. Le montage et le commentaire souvent ironique, toujours humoristique, transforme chaque image en une scène caractéristique des espaces de vie, de l'environnement issu de l'aménagement des Trente glorieuses. Ainsi s'enchaînent une série de "clichés" de la réalité paysagère, vécue sans cohérence spatiale ou géographique. Il ne s'agit en aucun cas d'une forme d'atlas de la réalité urbaine d'alors.

Dans le vis-à-vis des pages apparaissent des associations thématiques ou visuelles : grands ensembles, sculptures spatiales, environnement, loisirs, circulation.

Les photomontages évoquent bien entendu les collages surréalistes, ils sont souvent drôles, décapants et corrosifs, à l'image de la période contestataire des années 1968-1970. Les commentaires recyclent les lieux communs, les slogans publicitaires en les détournant, le ton se fait parfois dénonciateur, comme lorsque le cynisme des aménageurs est tourné en dérision.

Le photomontage offre en outre une véritable portée prospective, le télescopage des images produisant des commotions qui, incontestablement, mettent visuellement en branle une dynamique d'interrogation des espaces, de remise en question des *a priori* que nous portons sur eux, et ouvrent alors la porte au travail de projet.

Le volume 13 *Parcs actuels* traite de l'aménagement des parcs, sujet canonique pour les paysagistes. Il s'agit en réalité d'une série de reportages sur des réalisations visitées par Jacques Simon. En France, ce sont les projets de ses collègues paysagistes, Michel Corajoud à Élancourt et à La Villeneuve de Grenoble, Jacques Sgard à La Défense, Allain Provost à La Courneuve, Daniel Collin (avec Jacques Sgard et Allain Provost) au parc floral à Vincennes, ou ses propres réalisations à Échirrolles, ou à Dijon. Aux États-Unis à Fort Worth ou en Allemagne à Mannheim, ce sont des visites au gré des voyages.

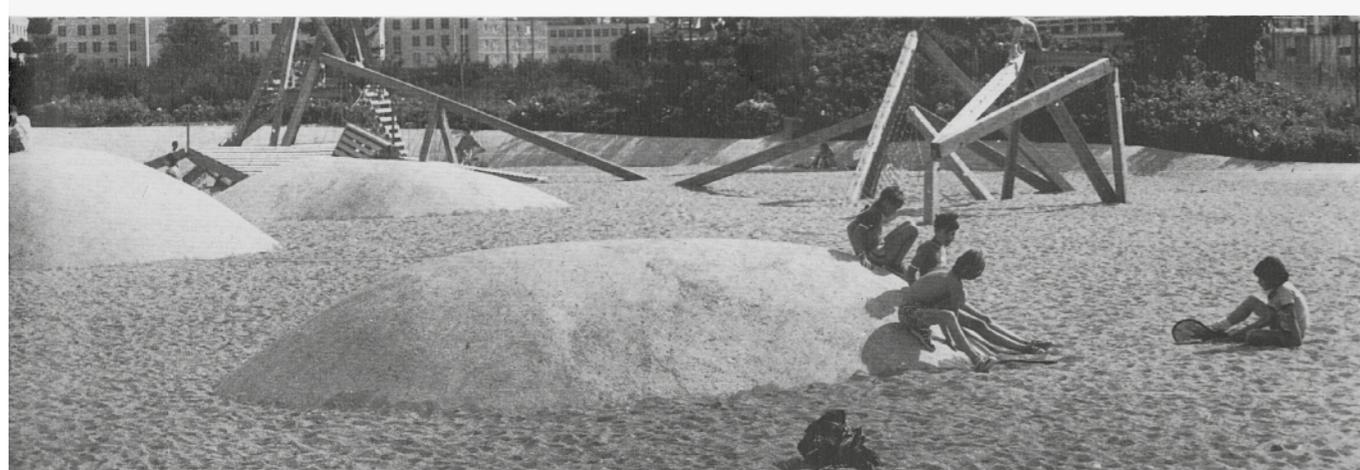
L'objectif de ce volume est d'offrir au lecteur un parcours visuel à travers des exemples réussis : "Des parcs qui vous ouvrent la route, sans quitter votre fauteuil. Ajouter ces idées à celles que vous avez pu glaner autour de vous. Et allez-y !¹⁸".

17. *Les Gens vivent la ville*,
"Aménagement des espaces libres", n° 7,
Ed. Jacques Simon, 1976, texte de
couverture.

18. *Parcs actuels*, "Aménagement des
espaces libres", n° 13, Ed. Jacques Simon,
1981, page de garde.

Des images de format panoramique mettent en valeur les sols, les jeux de sol et de niveaux. Le regard panoramique, large et qui embrasse l'espace, souligne l'amplitude des compositions spatiales. Les photos sont recadrées pour la mise en page, qui fait dialoguer les images entre elles, ou avec un dessin ou encore une gravure légendée, sur le modèle des magazines anglais.

Parc André Malraux, La Défense,
Parcs actuels, "Aménagement des
espaces libres", n° 13, 1981, p. 49.



double page favorisent l'immersion du regard et suggèrent la continuité de l'espace à travers la contiguïté visuelle. Des tableaux de planches-contacts juxtaposent les points de vue sur un même espace ou proposent un balayage visuel pour en révéler les diverses facettes et usages. Les contacts sont aussi imprimés en bande, jouant alors de l'effet de zoom d'une image à l'autre. En tableau, ils permettent de décliner les différentes composantes de l'espace. Le montage de trois vues horizontales en bandes verticales à fond perdu enchaîne détails et exemples d'appropriation.

La mise en page tire parti du vis-à-vis pour créer des échos visuels et l'enchaînement des images participe également du regard critique qui émerge. Les photos pleine page ou le montage de deux ou quatre images à fond perdu sur la totalité de la page valorisent des sujets autant qu'ils rythment la lecture.

Parc André Malraux, La Défense,
Parcs actuels, "Aménagement des
espaces libres", n° 13, 1981,
p. 34-35.

Détournement des grands paysages, "Aménagement des espaces libres", n° 20, 1985, couverture.



PAGE SUIVANTE
Détournement des grands paysages, "Aménagement des espaces libres", n° 20, 1985, p. 55-56.

19. "Le lac Kir à Dijon", *Parcs actuels*, op. cit., p. 61.
20. "La Courneuve, Provost paysagiste", *Parcs actuels*, op. cit., p. 100-101.
21. *Détournement des grands paysages*, "Aménagement des espaces libres", n° 20, Ed. Jacques Simon, 1985. Précision.

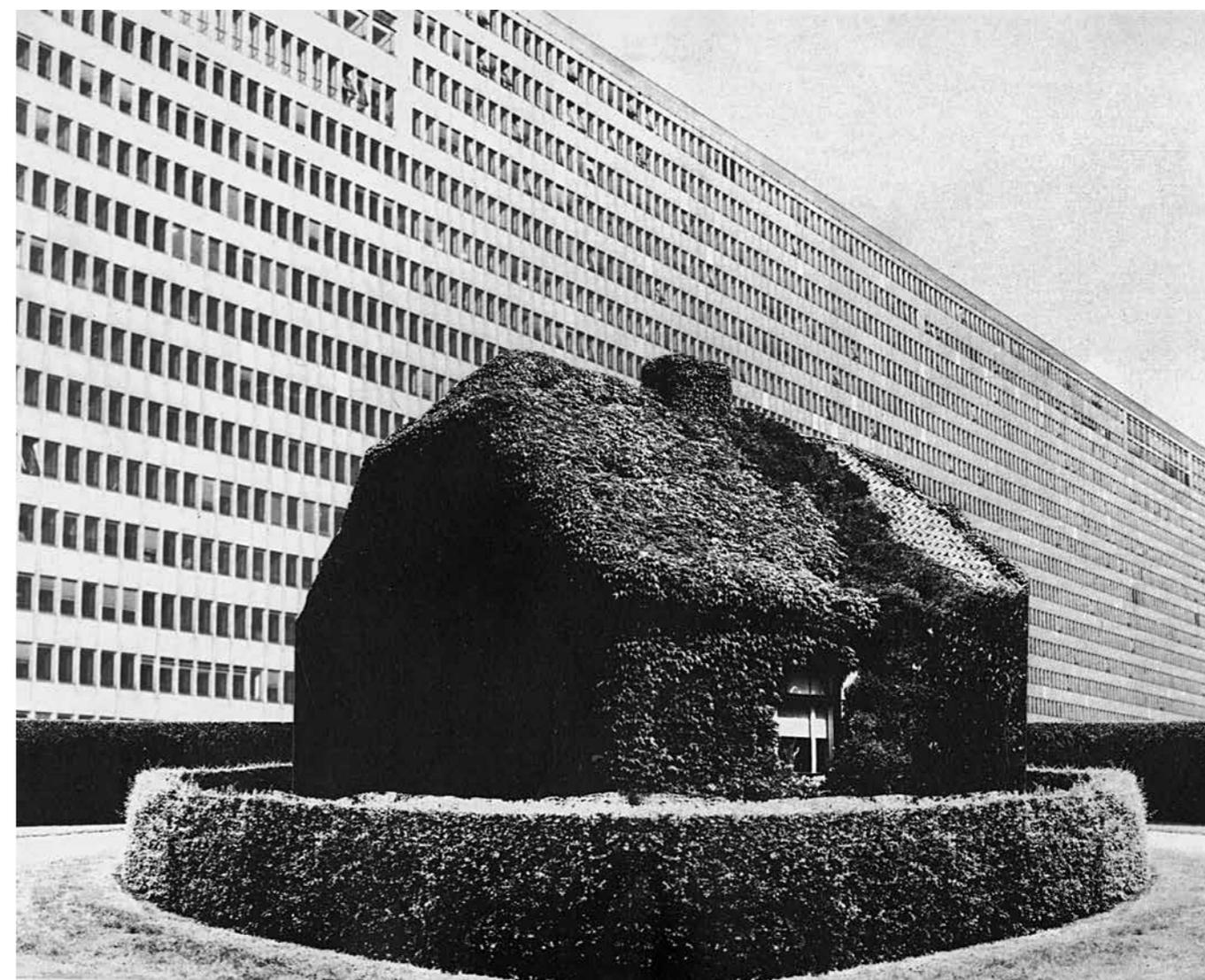
Le texte, quant à lui, renseigne sur les conditions de réalisation des projets, la commande, les concepteurs et les entreprises qui mettent en œuvre. Des plans ajoutés permettent d'appréhender la composition d'ensemble mais surtout les mouvements de sol, les buttes, les cheminements et les ensembles végétaux. Hormis sa dimension informative, le texte encourage un regard critique grâce à une description donnant à voir les intentions du projet, ce qui en fait la valeur : ici le traitement des limites, l'interpénétration de l'urbain et du végétal, là l'équilibre des densités

entre les masses bâties, l'étendue du sol, le végétal et l'air, produisant un rapport heureux. Puis les espaces filtrants formant passage, la générosité des frondaisons procurant de l'ombre, la fluidité des circulations favorisant la rencontre. La qualité des espaces est évaluée à l'aune des usages et de la vie urbaine : "image du mois d'août où tout est permis. Ils se sentent chez eux"¹⁹.

Des interviews d'acteurs peuvent être insérés au milieu du texte, comme dans la revue *Espaces verts*, qui est d'ailleurs citée. Plusieurs textes, avec leurs énonciateurs respectifs, se côtoient sur une même double page : on les distingue par le caractère typographique ou un encadré²⁰.

L'énumération des végétaux utilisés dans le projet, sous forme de listes ou de tableaux, connote les projets des paysagistes anglais ou nord-américains. Avec les reportages de voyage, le texte se fait plus narratif, le projet s'inscrivant dans un parcours. Ainsi la description du jardin d'eau de Philipp Johnson et John Burgee à Fortworth est-t-il précédé d'une approche perceptive de la ville avant que ne soit détaillée la mise en scène de toutes sortes de jeux d'eau dans une énorme sculpture de terre et de béton travaillée en creux afin de la soustraire à la ville environnante.

Détournement des grands paysages, le volume 20, s'éloigne le plus du projet de paysage : "Ce livre nous coupe momentanément du réel et nous plonge dans un royaume qui, sans être tout à fait le nôtre, nous le fait peut-être mieux imaginer. On le regarde, on vibre, on s'irrite"²¹.



Tout comme, dans le volume 7, chaque page présente un photomontage en noir et blanc, réalisé manuellement, à partir de l'immense corpus d'images collecté par Jacques Simon. Mais cette fois-ci, c'est sans texte : les légendes sont reportées en tête d'ouvrage, elles ne sont pas indispensables, car le discours est visuel, avant tout.

Chaque photomontage joue des figures du télescope, de l'ironie, du rire. Jacques Simon transforme l'image photographique, il la découpe, la surcharge, la fait parler en se projetant dans un futur imaginé. Les images anticipent l'environnement du futur et les prouesses technologiques sur lesquels Simon porte son regard amusé, qui demeure certes un regard de photographe, de paysagiste, mais aussi un regard d'artiste.

L'image photographique perd alors sa valeur documentaire, au profit d'une visée ironique et critique. Le photomontage privilégie le concept, le sens sur la représentation. Simon part toutefois du réel pour se projeter, ce dont témoignent les légendes qui prennent la forme d'un récit journalistique fictionnel et le positionnent comme le narrateur de l'image.

Les reportages sur la transformation des villes et des paysages deviennent un matériau à réemployer, les images sont déplacées, détournées. Les images documentaires sont transformées en des images d'une grande force poétique. Par des jeux d'échelles, des juxtapositions inattendues, des contrastes de formes et de matières, la perception imaginative du spectateur est sollicitée, ouvrant la voie à toutes sortes de projections qui viennent rejoindre les intentions stratégiques de Simon. À travers une telle pratique du photomontage, Simon use en artiste de la photographie.

C'est une stratégie d'appropriation de la photographie qui fut déjà celle des avant-gardes du début du XX^e siècle et du Surréalisme, stratégie à propos de laquelle Michel Poivert parle de mésusages²² au sens d'un usage inédit de la photographie qui s'est illustré au premier chef dans les revues.

À l'inverse, c'est la photographie documentaire qui caractérise le volume 17, *Places et rues piétonnes* (1983). Le texte de présentation réaffirme l'intention qui sous-tend l'ensemble de la collection : "Mieux faire connaître par l'image et les plans les aménagements (...) puisés parmi les meilleurs exemples²³". Le volume est donc conçu comme une suite d'exemples et de sujets afférents, sur le mode des articles thématiques de la revue *Espaces verts*. Des passages plus techniques sur les arbres sont empruntés à d'autres publications ou aux articles de la revue.

22. Michel Poivert, *L'Image au service de la Révolution*, Le Point du jour éditeur, ville ?, 2006, "L'au-delà de l'usage", p. 7-14.

23. *Places et rues piétonnes*, "Aménagement des espaces libres", n° 17, Ed. Jacques Simon, 1983, présentation.

Les images de format varié, des photos de plus petite taille, même si l'on trouve aussi des vues pleine page, sur les pavages notamment, font irrésistiblement penser aux photographies d'Éric de Maré des années 1950, publiées dans *The Architectural Review*²⁴. Quelques formats panoramiques permettent aussi de décrire des ambiances urbaines.

L'innovation par rapport aux précédents volumes de la collection réside dans l'insertion sur doubles pages de bandes-contacts montées suivant une trame narrative portée par un texte d'accompagnement. Un tel montage connote bien sûr le roman-photo. Le texte y prend la forme d'un récit à la première personne, d'une traversée des espaces publics de la ville, d'un récit à la troisième personne d'un trajet sur le mode du script au cinéma, ou encore il relate les pensées de la ménagère faisant son marché.

Dans les années 1980 Jacques Simon travaille dans un contexte intellectuel et artistique qu'il n'ignore pas. Les descriptions photo-cinématographiques sont alors pratiquées par des photographes et des artistes tels Duane Michals ou Sophie Calle²⁵. Pour eux la modalité séquentielle est un moyen d'interroger la représentation, jouant avec les codes du mode documentaire pour ouvrir sur une dimension poétique et critique qui fait porter un autre regard sur l'ordinaire. Ainsi, les fictions photographiques de Simon questionnent notre existence et notre quotidien toujours avec ironie et un regard critique amusé. Celles-ci s'incrument au milieu de reportages sur les aménagements de rues piétonnes et de projets pour les centres anciens, caractéristiques du mouvement doctrinal de "retour à la ville", apportant une note décalée par rapport aux dessins idéalisés des plans et des vues aériennes des urbanistes.

L'attirance vers la pratique artistique, impliquant la photographie, se fait désormais toujours plus forte chez Simon, à travers les travaux qu'il développe principalement dans les années 1990 et 2000. Il prend des vues aériennes de projets éphémères *in situ* inspirés du Land Art : ses fameux dessins dans les champs. Inscriptions, dessins ou signes réalisés parmi les cultures, avec les bottes de paille au moment des moissons, ou avec des végétaux de pépinières, puis photographiés à faible altitude. Jacques Simon multiplie les expériences et réunit une véritable collection d'images qu'il dénomme "articulture". Celles-ci seront publiées notamment en 1991 dans *Jacques Simon tous azimuts*²⁶, et donneront lieu en 2006 à un ouvrage²⁷. Avec les vues aériennes, Jacques Simon se confronte à un autre usage de la photographie que celui du reportage et du photomontage. Cela mériterait une étude en soi²⁸.

24. Frédéric Pousin, "Du townscape au « paysage urbain »", *op. cit.*

25. *Sophie Calle* : m'as-tu vue, Centre Pompidou / Xavier Barral, Paris, 2003.

26. Jean-Louis Bernard, Jean-Paul Pigeat, Jeanne-Marie Sens, Jacques Simon, Hubert Tonka, *Jacques Simon tous azimuts. Sur les chemins de la terre du ciel, du paysage*, Pandora Editions, "Ombres vives", ville, 1991.

27. Jacques Simon, *Articulture*, Stichting Kunsbæk, Oostkamp, 2006.

28. On pourra consulter sur le sujet : Xiao-Ling Fang, "Intervention éphémère in situ, génératrice et formatrice de l'imagination - selon les expériences corporelles avec Jacques Simon", *Projets de paysage*, 2016, URL : http://www.projetsdepaysage.fr/fr/intervention_ph_m_re_in_situ_g_n_ratrice_et_formatrice_de_l_u2019imagination_selon_les_exp_riences_corporelles_avec_jacques_simon



C'est tout ce qui me restait à faire dans la brume matinale, bénir le ciel de ce trop court bonheur sous les arbres du parc, sans oublier tout le reste: la ville au coeur battant, juste dans mon dos. J'aurais du me douter que je n'allais pas retrouver mes sacoques; du coup je suis reparti m'asseoir sur les bancs de l'allée pour me changer les idées. La mort dans l'âme, j'ai du quitter ce réconfort, gavé d'un silence rassurant. Arpenter les grands espaces ne m'était d'aucun réconfort. J'avais répondu à une invi-



tation, je ne pouvais pas m'y soustraire. Surpris, je m'approchai des vélos qui assiégeaient une librairie. J'écoutais, chemin faisant, les conversations. Les gens parlaient beaucoup d'eux même, ça n'était pas désagréable. Très vite, je dirigeai mes pas vers le foyer de plein air où les filles ne songeaient qu'à être belles, élégantes et entourées, c'est si rare... que je rayonnais de bonheur. Puis j'aperçus de l'autre côté de la rue la femme du maire...



Les commerçants avaient beau jeu depuis que la municipalité avait mis le paquet. J'en croyais pas mes yeux à voir tout ce remue ménage qui n'était, il n'y a pas si longtemps, qu'un vaste secteur sens dessus dessous. J'ai voulu poser la question à quelqu'un, hélas la conversation fut brève; alors j'ai décroché le téléphone public pour prolonger le dialogue avec quelqu'un d'autre. J'ai insisté, pas de réponse. Du coup, je n'ai pas senti le besoin de prolonger mon séjour pour éviter d'être désagréable. J'avais



faim et je me suis mis à faire la queue au fast food, au point d'oublier mon ulcère. L'envie m'était revenue de parcourir un secteur que je connaissais à peine, pour trébucher sur une fontaine d'eau potable qui me rappelait mon village et où on ne se gavait pas de mondanités, comme ici. Les fleurs sans compter exhalaient leur parfum... La turbulence enfantine avait soudainement fait naître une brouille familiale sans importance, et je repris la rue en enfilade avant de rentrer.



DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE
Places et rues piétonnes,
“Aménagement des espaces libres”,
n° 17, 1983, p. 28-29.

Dans le cadre du présent article, nous nous contenterons de noter que nous retrouvons dans ces publications les mêmes modalités d’engagement éditorial que celles suivies jusqu’ici, à savoir le recours au livre comme vecteur d’une démarche artistique ainsi que le choix d’éditeurs militants.

On note que les publications de Jacques Simon, qu’il s’agisse de la rubrique “Espaces verts” ou de la revue, ou encore de la collection d’“Aménagement des espaces libres”, témoignent d’une redéfinition en profondeur de la profession de paysagiste, au travers de ses moyens d’expression et de communication. La fin des années 1960 et la première moitié des années 1970 représentent un moment de crise générale, crise politique et culturelle dont les événements de 1968 sont l’épicentre. Ils ont donné naissance à de nombreux mouvements contestataires qui se réclament de la contre-culture. Si les publications de Jacques Simon peuvent s’y apparenter à bien des égards, elles n’abandonnent pas pour autant le registre professionnel, car elles cherchent à informer les paysagistes, à diffuser leurs pratiques, et le projet de paysage est au centre de la plupart des propos. Mais surtout, elles visent à développer le dialogue entre les acteurs, maîtrises d’ouvrage, concepteurs, habitants. Ces publications oscillent entre pamphlet politico-artistique et revue professionnelle, sans jamais trancher. Si l’on considère la forme même du média, elles apparaissent comme un lieu d’innovation, explorant les nouveaux formats, mises en page, techniques (photogravure et impression), au service d’une publication indépendante et militante. Conformément à l’esprit de la contre-culture, elles sont produites artisanalement, à l’écart des lieux de production canoniques (conception à Saint-Michel-sur-Orge, en région parisienne, puis à Turny, en Bourgogne, impression à Brive) et leur diffusion se fait en dehors de tout circuit commercial. Toutefois Jacques Simon fait appel à des annonceurs, entreprises d’espaces verts, pépiniéristes et maîtrises d’ouvrage en aménagement. En une sorte de réseau circulaire, ces acteurs constituent le lectorat de ces publications, tout comme les étudiants des diverses formations en paysage et aménagement, au premier rang desquelles l’École nationale supérieure de paysage de Versailles où enseigne Jacques Simon. Ces revues cherchent à insuffler un air neuf dans la formation et la profession. Elles jouent alors pleinement le rôle de ces *Little magazines* (petites revues), comme les dénomme Béatrice Colomina²⁹, qui contribuent à déstabiliser les équilibres, à jeter les bases de nouvelles pratiques et collaborations. À cet égard, la collection “Aménagement des espaces libres” est explicitement

29. Colomina Beatriz, Buckler Craig,
Clip, Stamp, Fold: The Radical
Architecture of Little Magazines 196X
to 197X, op. cit.

revendiquée comme étant conçue et produite par Jacques Simon. En réalité, il n’est pas seul, Lynn Simon-Chargueraud réalise les montages photographiques et les photogravures, les techniciens de l’imprimerie Chastrusse apportent leurs compétences. Au même titre que la production du paysage, l’édition est une activité collective.

Les numéros d’“Aménagement des espaces libres” que nous avons commentés répandent un “mésusage” de la photographie pratiqué par les mouvements artistiques : détournement de l’information visuelle, télescopage des images qui mettent à l’épreuve les modes de représentation. Et là où apparaîtrait un usage plus classique, documentaire, de l’image photographique, c’est le recours au format panoramique, ou à la bande-contact, comme les compositions des pages qui interrogent la perception de l’espace et sa représentation. Ces usages de la photographie sont au service d’un engagement, celui du paysage, et se révèlent intrinsèquement liés à une posture de projet dans la mesure où la perturbation des situations et l’ébranlement des significations poussent à l’action.

L’exemple de Jacques Simon invite à évaluer à leur juste mesure la production photographique des paysagistes, les reportages réalisés au cours des déplacements, visites et voyages, le classement des images collectées, ainsi que les divers procédés mis en œuvre dans le cadre d’une activité éditoriale. Celle-ci ne saurait être considérée comme annexe, mais bien comme partie intégrante de l’activité paysagiste telle qu’elle s’est redéfinie dans les années 1970. Les publications de Jacques Simon témoignent d’évolutions majeures dans le champ de l’aménagement, où la publication, structurée par des règles souvent implicites, devient un outil de médiation qui, dans les années 1990 et au-delà, participe des processus de projets de grande envergure.

La production éditoriale que nous avons fouillée doit être lue en perspective avec une histoire du paysagisme et de l’aménagement, aussi bien qu’avec une histoire de la photographie. La première pour ce qu’elle étudie les transformations des pratiques professionnelles et les équilibres qui se redéfinissent entre les professions, la seconde pour ce qu’elle interroge les pratiques documentaires et auctoriales. On y adjoindra une histoire culturelle, à même d’accorder toute sa place à la fabrique du visuel³⁰.

30. Je tiens à remercier Lynn Simon Chargueraud pour son accueil chaleureux, l’accès aux archives documentaires et photographiques de Jacques Simon et l’entretien qu’elle m’a accordé.